

Jean-Baptiste Besnard

Dans la ville

au bord du fleuve



Prix de poésie Paul Fort 2011
Décerné par la municipalité d'Andrésy
et les Poètes du dimanche

VILLE

I

La nuit se renverse comme une bouteille d'encre sur la page du jour.
La tache s'étale que n'arrête pas l'horizon sur l'écriture des êtres et des choses.

Un rayon de lune glisse sur les tuiles. Un toit miaule.

Les réverbères éclaboussent les trottoirs où défilent les platanes, raides comme à la parade, et qui longent une alternance de pavillons et de terrains vagues, pas encore bâtis.

La chaussée ne me renvoie que l'écho de mes pas, accompagné par le souvenir des tiens, sur de hauts talons.

J'irai jusqu'au bout de la ville, jusqu'à cette aube de lait et de rosée qui accrochera des chants d'oiseaux sur les arbres du quai et les poutrelles du pont Eiffel.

II

La route regagne à travers champs
La ville qui s'ennuie
Dans ses rues désertées.
Pour échapper à leur étreinte,
Nous courons main dans la main
Le long des façades maussades
Qui grimacent soudain.
Déjà nous ne poursuivons plus
Que les ombres de nous-mêmes
Trempées par la pluie
Et qui viennent se tordre
Dans la quiétude du quartier.

III

Quand la rue frissonne de plaisir,
Je me réconcilie avec la ville
Et je gambade joyeusement sur ses trottoirs.

Il suffit d'une éclaircie entre les murs
Rongés par la lèpre des pierres posées de guingois.

Il y a bien encore quelques intempéries,
Vents et pluies drues qui dégoulinent
Des gouttières qui ploient sous le poids
Mais la chaussée sera tout sourire de pavés
Dans les mâchoires des carrefours fleuris,
Sous un arc-en-ciel qui frôle ton regard
Fixé sur les quais d'un port où fument
Les hautes cheminées des remorqueurs.

IV

La ville m'étouffe
Entre ses murs qui me narguent
Et m'emprisonnent ;
Ses portes refusent de s'ouvrir

Calciné par l'été,
Le boulevard que j'arpenne
Me paraît bien long
Et ne me mène nulle part.

Torturé par des ruelles tortueuses,
Je fuis cette ville
Qui veut me livrer à ses appétits
Et cherche à m'avilir.

V

La ville qui s'enracine
Dans la colline rebondie
Se drape de chaleur
Et respire à plein béton.
Je suis emporté par un flux impétueux
Dans des rues paisibles ou turbulentes,
Dans des rues ténébreuses ou lumineuses,
Dans des rues amicales ou hostiles,
Aux hôtels hautains,
Aux maisons modestes,
Aux avenues mélancoliques,
Aux quartiers inquiétants.
Je rase les murs de près
Pour fuir et me réfugier
Dans un lieu à l'écart
Du temps et de l'espace...

VI

Les toits miroitent
À la frontière indécise
De l'ombre et de la lumière.
Ville impudique
Aux rites pervers
Qui m'apostrophe,
Le pavé gras glisse sous la semelle
Et la saleté s'étale sur les trottoirs.
Un clocher trouble la sérénité des lieux
Et le pont hèle la rivière
Qui s'éloigne vers le confluent.

VII

Je m'imprègne de la mélancolie de la ville,
Alors que tout le long du boulevard,
Les réverbères inondent la chaussée
Tandis qu'un chien maigre erre
Dans des rues osseuses.
Même les avenues que j'ai connues si vivantes
Ont perdu tout entrain
Et se replient sur elles-mêmes.
Enclose dans sa solitude
Et le corset de ses murs,
Un ciel gris l'écrase
Et mon regard se heurte aux façades renfrognées
Tandis que les demeures se recroquevillent
Dans leur carapace de briques et de tuiles

VIII

Sang vif la ville palpite
Sous une hémorragie de toits.
Le cœur de la ville bat,
Le cœur de la ville meurt.
Parle tout bas
Et n'aie pas peur.
La ville se réveille,
Parle, chante, crie
Et bâille avant de s'endormir.
Ville à l'amarre
Sous un ciel errant,
Ville fardée d'ombre et de lumière
Dont les trottoirs palpent
Les jambes des filles,
La joie secoue les rues
Qui se tordent de rire
Quand le printemps ouvre
Les yeux de la ville
Dont les maisons flirtent
Avec les nuages.
Avec ses cris et ses rires,
Elle reste sourde
À mes appels au calme.

ENFANCE

Je suis né près du pont de Saint Germain
Avec la Seine à portée de la main,
Le onze juin mille neuf cent trente trois.
La route n'était qu'un chemin étroit,
Se glissant entre les maisons de pierre
Ou de bois et les bords de la rivière.
Je regardais naviguer les péniches
Dans la fumée des lourdauds remorqueurs.
Les chiens bâtards aboyaient dans leurs niches
Quand nous les excitions, voyous moqueurs.
Nous fumions des lianes et de l'armoise
En allant à l'école de Fin d'Oise
En galoches et en tabliers noirs.
Nous ne rentrions que fort tard le soir,
Car nous jouions au cerceau ou aux billes
Ou tendions des embuscades aux filles.

LA SEINE

I

Au milieu des brumes vaporeuses,
Je descends la Sente des Laveuses.
La Seine serpente de Conflans à Herblay
Et je foule en rêvant les herbes du remblai.
Le vent incline l'herbe aquatique
Au bord de l'eau lourde qui clapote
Contre la berge avec laquelle elle papote.
Sous le gros tronc d'un arbre hiératique.
Une barque attachée à la rive
Par un filin d'acier veut fuir à la dérive
Pour suivre enfin au fil du courant
Le vol rapide d'un cormoran.

II

Dans la verdure, au loin, l'église d'Herblay niche.
Un marinier du Nord astique sa péniche.
Des arbres s'inclinant, monte une verte buée,
Sous laquelle se glisse une Seine polluée.
Des mouettes, en criant, se battent dans leur vol
Au-dessus d'un pousseur de Morillon-Corvol.

III

Il est des rivières pauvres
Qui cheminent sans but
Et des fleuves riches
Porteurs de charbon, de minerai et de sable
Et qui s'enfoncent voluptueusement
Sous le ventre des chalands
Mais, avec la crise,
Le port s'encombre de péniches
Immobiles;
Sans cargaison,
Simple maisons flottantes comme en Asie,
Qui ne servent plus
Qu'à barrer de temps en temps
La route aux grosses compagnies.

IV

Sous un ciel gris, sans joie,
Le clocher de l'église
Saint Maclou, dans la bise,
Nargue la Tour Montjoie

Au loin, l'Oise et la Seine
Se recouvrent de brume
Et je vois à grand peine
La ville qui s'allume.

Au fil de l'eau livide,
Glisse un corps de noyé.
Je vais, le cœur broyé,
Tout le long d'un quai vide.

V

Un méandre de rivière
Sous un manteau d'ombre
Me renvoie l'image
Des amours perdues.

Je m'exile dans ma propre ville
Sous la moisissure du ciel.

J'entends de nouveau les musiques colorées,
À chaque carrefour
Ou dans un parc troublé
Par un sentiment d'inquiétude,
Hanté par des sculptures vivantes.

Sous un ciel endommagé
Par l'insolence du soleil,
La rue retentit
Et la rivière se blottit
Dans cette ville.

À l'horizon, la colline opulente
De l'Hautil domine la Seine
Dans la paix des brouillards.
Ses pentes ruissellent de verdure
Et un loin de limpidité
Tremble sur un coteau de vigne bleue.

J'écoute la musique de la ville.

VI

Le fleuve nonchalant somnole
Et bâille entre ses mille îlots.
Une rafale un peu trop folle
Vient parfois agiter ses flots...

Le fleuve paresseux s'étire
Dans les draps bleu vert de son lit.
Un coup de vent, sa couleur vire
Du vert au vieil argent sali.

Le fleuve primesautier chante,
En vagabondant, un refrain
Mais il prend une voix méchante
Aussitôt que s'annonce un grain.

Le fleuve porteur de promesses
Trahit souvent bien des espoirs.
Combien de joyeuses kermesses
S'achèvent dans ses remous noirs ?

Comme il amena, il remporte
Le trop volage fiancé
Et l'écluse ferme sa porte
Sur un rêve trop caressé.

Des couples vont, main dans la main,
Cacher leurs amours équivoques
Et graver leurs noms dans des coques
Neuves qui pourriront demain.

VII

Dans la magie du soir,
Le fleuve franchit les obstacles
Et, à mon regard, dévoile
De multiples spectacles,
Dans une nuit sensuelle
Aux lèvres de ténèbres.

Le fleuve emporte
Ses îles fluviales
Jusqu'à la mer
Pour en faire
Des îles véritables,
Îles marines
Qui s'éloignent du rivage
Pour gagner le large.

Le fleuve galope
À travers la plaine
À perdre haleine
Puis trotte pour se glisser
Entre les jambes du pont.

Le fleuve se blottit
Entre ses berges
Et s'endort dans son lit.

VIII

Le fleuve enlace l'île à l'étouffer
Dans sa propre verdure.
Sur la surface riante, glissent
Quelques rides de tristesse
Quand le vent la caresse.
Sur le bord, l'arbre redresse
Ses branches qui trempent dans l'eau.

J'écoute le murmure de l'eau,
Le frémissement des feuilles
Qu'orchestre d'une baguette légère
Le vent du matin.

Lentement, le fleuve quitte la ville,
Pour n'y plus revenir,
Abandonnant les quais déserts,
Les cordages brisés
Et les chaînes rouillées.

Mais, de nouveau,
Je pourrai errer sur ses berges,
Le long de l'eau turbulente
Et voir le pont baguer
Le courant rapide.

Jean-Baptiste Besnard est né à Conflans Sainte Honorine le 11 juin 1933, à l'Ile du Bac et a vécu son enfance au bord de la Seine. Élève à l'École de Fin d'Oise (1940-1944), détruite par les bombardements, il fréquente le Cours Complémentaire Jules Ferry avant d'être admis à l'École Normale d'Instituteurs de Versailles.

Il effectue une carrière d'enseignant (instituteur, puis PEGC) de 1953 à 1976, momentanément interrompue par un service militaire « prolongé ». Professeur certifié de Lettres Modernes de 1976 à 1989, après avoir suivi des cours à la Faculté de Nanterre. Cette carrière s'est déroulée presque totalement à Conflans-Sainte-Honorine.

Premiers poèmes écrits à quatorze ans, de facture plutôt « classique » mais très tôt influencés par Baudelaire, Rimbaud, le surréalisme... Fidèle des Poètes du Dimanche : Cru classé au millésime 2002, Grand Cru classé au millésime 2005, trouvère émérite aux joutes andrésiennes du Prix Paul Fort 2008, accessit Prix Paul Fort 2009, il publie régulièrement dans diverses revues dont "*Flammes Vives*" et "*Les Poètes du Dimanche*".

Membre de la Société des Poètes Français en 2010.

Palmarès 2010 :

Prix Léon Lierx (recueil) : Société des Poètes Français ; 5^{ème} prix (recueil) : ville d'Arles ; 1^{er} prix (sonnet) ; 2^{ème} prix (sonnet) et 2^{ème} prix (nouvelles) : Jeux Floraux de l'Atlantique ; diplômes (poésie libre, sonnet et nouvelle) : Concours international de poésie.

Publications :

Les Racines de l'aube (Encres Vives) 1966

En Communion avec les Éléments (Flammes Vives) 2010

Le poète n'a pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures pour trouver matière à poésie. Il lui suffit de regarder autour de soi, de respirer les airs de sa campagne, d'apprécier les parfums qui s'en exhalent, l'atmosphère qui se crée autour d'elle, d'être attentif aux bruits et rumeurs naturels, de porter intérêt à ce qui se passe autour de nous, à ce qui meuble son quotidien, en somme d'avoir toujours les sens en éveil, pour frayer son chemin poétique et en retour charmer le lecteur.

Le reste vient avec une belle langue, un rythme bien maîtrisé et des images originales.

C'est bien ce que fait Jean-Baptiste Besnard avec sa *Ville au bord du fleuve*. Il nous la rend familière, sympathique, il nous dévoile les accents particuliers de ce terroir.

Et cela correspond tout à fait à ce que nous escomptions en créant le prix Paul Fort, Paul Fort qui est aussi un poète de la nature, qu'il s'attarde au confluent de l'Oise et de la Seine, qu'il regarde s'effacer sous la pluie, le château Gaillard dans les lointains des Andelys, qu'il nous chante *le petit cheval dans le mauvais temps*, qu'il raconte l'escale du marin dans son port d'attache, ou nous assure que *le bonheur est dans le pré*. Le bonheur poétique, il est vraiment là et nous ne pouvons que nous en féliciter.

Louis Delorme
Membre fondateur,
Conseiller littéraire des Poètes du dimanche

Composition du Jury

Louis DELORME

Créateur de la publication « Soif de Mots », Éditeur

Roland MARX

Membre de la SACEM, lauréat du prix Paul Fort en
2004 et 2008

Jacqueline MILHAUD

Ancienne Présidente des Poètes du dimanche

Georges RABAROUX

Créateur de la rubrique « le coin des poètes » des
Échos de Meulan

Thierry SAJAT

Fondateur du « Journal à Sajat », Éditeur